

pauvre sous le prétexte qu'il en est plus digne. On arriverait ainsi à l'absurde et à la folie. Qui est-ce qui peut être juge dans une semblable question ? Dieu seul voit nos consciences.

La loi respecte le droit. Jouir du fruit de son travail est un droit éternel et inaliénable.

Prendre à celui qui a, c'est voler.

Donner à celui qui n'a pas, c'est le corrompre.

La religion, le sentiment religieux, l'idée de Dieu peut seule changer la nature de ce double acte. Il devient alors moral et plein de dignité. Celui qui reçoit, reçoit de Dieu et de l'amour de Dieu. Ainsi tous deux conservent leur dignité et leur moralité.

Si la loi intervient pour prendre, elle vole, elle dépouille, elle blesse la liberté et la dignité de l'homme.

Si elle donne comme un droit, droit à l'assistance ou autre, elle corrompt ; elle blesse encore la dignité de celui qui reçoit.

Si tous les hommes ne sentent point ce double fait, tant pis pour eux, ils sont déjà corrompus.

Le riche doit dépenser librement sa fortune. La charité est essentiellement volontaire et spontanée sous peine de ne pas être.

Le pauvre doit travailler et gagner son pain à la sueur de son front. Quand il ne peut, il faut qu'il accepte des secours non pas comme un droit, mais comme un acte de bienveillance. Est-ce qu'il nous prend jamais fantaisie d'exiger de nos amis un conseil, un avis, un secours spirituel, le code en main et l'huissier derrière le dos ?

Pourquoi en serait-il autrement des secours matériels donnés aux besoins du corps ?

Selon moi, il n'y a pas de gens trop riches, il n'y en a pas de trop pauvres.

Il y en a qui ne savent pas employer convenablement leur fortune. Ils manquent de religion et d'intelligence : de cœur et d'esprit. Ils sont punis tôt ou tard.

Il y en a d'autres qui ne veulent point travailler ou qui ne savent pas économiser, arranger, distribuer le fruit de leur travail de manière à ne jamais manquer de pain.

Le Démocrate.—Pardonnez-moi, père François, si je vous interromps ; mais si ceux-là dont vous parlez ne gagnent pas de quoi vivre, si le temps pendant lequel ils travaillent ne fournit pas assez pour celui pendant lequel ils ne font rien, il n'y a pas de leur faute ; et c'est là toute la question.

Le père François.—Je sais bien qu'en ces derniers temps des braillards, des gens sans aveu, des jeunes fous, ont voulu persuader aux ouvriers des villes qu'ils ne gagnaient pas assez ; on a cherché à les exciter contre les riches ; mais malgré cela ils ont de quoi vivre, modestement, mais honnêtement, comme dit un ancien.

Il n'y a pas de sot métier. Tout état fait vivre son maître. S'il en était autrement, mon garçon, certaines professions n'auraient pas d'ouvriers, ce qui est absurde ; car si une profession utile avait peu d'ouvriers, elle deviendrait très-lucrative, et tout le monde s'y jetterait. Ainsi, il est bien certain, que tout état fait vivre son maître.

On y vit plus ou moins bien, diras-tu ? Sans doute, mon garçon ; mais je ne t'ai pas dit non plus que tout fût au mieux des mieux. Il ne s'agit en ce moment que de savoir si le remède que vous proposez n'est pas pire que le mal. C'est mon opinion, c'est l'opinion de toute la France à qui vous faites peur, ce sera votre opinion à vous-mêmes, lorsque vous aurez essayé. Éclairiez-vous, allez à l'école,

à l'école de l'expérience. Les leçons coûtent cher, dit le bon-homme Richard, et encore les fous n'y apprennent-ils pas grand chose.

Le Démocrate.—Mais dites donc, père François, c'est un sermon que vous nous faites là ; vous êtes donc toujours moraliste ?

Le père François.—Toujours, toujours, mon garçon, tant qu'il y aura des écorchés comme toi, il faudra faire de la morale, non pas pour eux, ça ne sert pas à grand-chose, mais pour soi, pour faire son devoir d'honnête homme. Les ânes, vois-tu, mangeront toujours des chardons.

Craignant de voir la discussion s'animer sur ce propos, je fis remarquer au père François que nous allions bientôt arriver, nous nous mêmes à causer de choses indifférentes jusqu'au village, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

2e. DIALOGUE.—LE SOCIALISTE.

Le père François aime beaucoup jaser et bavarder. Il ne s'en arquite pas trop mal, comme vous voyez. Quand un malin de la ville, un enjôleur vient dans le pays, c'est toujours au père François qu'on l'adresse. Il trouve à qui parler. Je vais maintenant vous rapporter aussi exactement que possible un autre entretien que j'ai entendu de mes propres oreilles quelques jours après celui qui précède. Vous verrez que le père François sait beaucoup de choses sans en avoir l'air, et que surtout il a un bon jugement, un esprit juste et le cœur droit. Avec cela on se tire toujours d'affaire.

Le Socialiste.—Eh bien ! père François, est-ce que vous n'êtes pas un peu socialiste ?

Le père François.—Ça dépend, mon garçon ; qu'est-ce que tu appelles socialiste ? Je ne suis ni démocrate, ni communiste, ni partageux. Je désire le bonheur de tous les honnêtes gens, et je voudrais pouvoir soulager les malheureux, les paresseux et les vauriens.

Le Socialiste.—Mais enfin ne voudriez-vous pas voir de nombreuses réformes sociales ? Ne désirez-vous pas le bien-être pour tout le monde ? Est-ce qu'il ne faut pas que chacun vive ?

Le père François.—Sans doute, sans doute ; il faut que tout le monde vive. Mais nous ne sommes pas sur la terre pour nous engraisser à rien faire ; nous y sommes pour travailler tard et matin et pour tâcher de gagner l'autre monde qu'on dit meilleur que celui-ci, ce que je crois bien volontiers, car celui-ci ne vaut pas grand-chose, surtout maintenant. Si nous n'avons qu'à boire, manger et dormir, ça ne serait vraiment pas la peine de nous donner tant de mal. Nous serions moins heureux que nos poules et nos vaches, qui ont moins de soucis que nous et ne se tourmentent guère du lendemain. Mais tout cela ne me regarde point ; je parle là comme un aveugle des couleurs et comme toi de politique : chacun son métier.

Le Socialiste.—Oui père François, laissons là la vie future à laquelle personne n'entend mot. Occupons-nous de la vie présente, ça vaut mieux.

Le père François.—Je ne dis pas cela, mon garçon ; au contraire, il faut y penser souvent, à part soi, car c'est une question qui en vaut bien la peine. Mais je dis que je n'en dois pas causer avec toi, parce que ce n'est pas mon affaire. Je me contente d'y croire, tout bonnement, comme ont fait mon père et mon grand-père ; comme je crois que mon blé poussera, que mes pommes viendront, que j'aurai un